

Pierre Homier

Apôtre de la bonne entente ou de la reconquête linguistique de Montréal ?

Harold Bérubé

Number 121, Spring 2015

Entre conflits et bonne entente : anglophones et francophones au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, H. (2015). Pierre Homier : apôtre de la bonne entente ou de la reconquête linguistique de Montréal ? *Cap-aux-Diamants*, (121), 29–32.

PIERRE HOMIER

APÔTRE DE LA BONNE ENTENTE OU DE LA RECONQUÊTE LINGUISTIQUE DE MONTRÉAL ?

par Harold Bérubé

« Je viens de parcourir lentement, les yeux au guet, tel un officier de patrouille, les rues commerciales du plus canadien-français de nos quartiers [...] : nous sommes envahis, débordés, écrasés, au cœur même de notre race, par les annonces de langue anglaise. » Celui qui s'exprime ainsi, en avril 1912, dans les pages du *Devoir*, utilise le pseudonyme Pierre Homier pour éviter des ennuis avec ses supérieurs. Derrière ce masque se cache le jeune jésuite Joseph-Papin Archambault. Entre 1912 et 1922, Archambault a recours à ce pseudonyme pour mener, d'abord dans le quotidien *Le Devoir* et ensuite dans les pages de la revue *L'Action française*, une véritable campagne de presse en faveur de l'utilisation du français dans l'espace public, et tout particulièrement dans l'espace public montréalais.

Ses nombreuses interventions permettent d'éclairer les relations entre anglophones et francophones dans le Montréal de l'entre-deux-guerres. Elles permettent surtout de saisir quelle place occupe « l'Autre anglophone » dans les discours de ces intellectuels canadiens-français qui cherchent, durant cette période, à préserver la bonne entente entre deux communautés tout en appelant de leurs vœux la reconquête linguistique de l'espace public montréalais. Avec des moyens et des ambitions limités, ces appels à l'action préfigurent les initiatives plus ambitieuses – et conflictuelles – qui marqueront les années 1960 et 1970.

UNE MÉTROPOLE AU VISAGE ANGLAIS

Le recensement fédéral de 1921 confirme



Joseph-Papin Archambault (1880-1966), jésuite, il fut animateur des Semaines sociales qu'il fonda en 1921 pendant tout près de 40 ans (Richard Arès, *Le père Joseph-Papin Archambault, s.j. (1880-1966) : sa vie, ses œuvres*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1983, 175 p.).

que le Québec est devenu, en l'espace de quelques décennies, une société majoritairement urbaine. Alors que les Autochtones demeurent en marge de cette urbanisation, les anglophones de la province quittent en grand nombre

les régions où on les retrouvait encore en proportion significative pour se concentrer plus que jamais sur l'île de Montréal. Les Canadiens français sont également nombreux à quitter les campagnes pour profiter des avantages

économiques que promettent les villes de la province.

Montréal, qui compte 267 000 habitants en 1901, domine alors largement le réseau urbain québécois. En guise de comparaison, rappelons que la ville de Québec, seconde en terme de taille avec 68 000 habitants, arrive loin derrière, et l'écart est encore plus grand avec le reste du réseau urbain de la province, qui ne compte que huit autres centres de plus de 5 000 habitants en 1901. Le poids démographique de Montréal est donc considérable et l'influence de la ville est amplifiée par le fait qu'entre 1880 et 1939, elle est incontestablement la locomotive économique du pays.

Majoritaire durant tout le deuxième tiers du XIX^e siècle, l'importante communauté anglophone de la ville représente toujours plus du tiers de ses habitants au début du siècle suivant. Cette minorité est largement surreprésentée au sein de la grande bourgeoisie capitaliste.



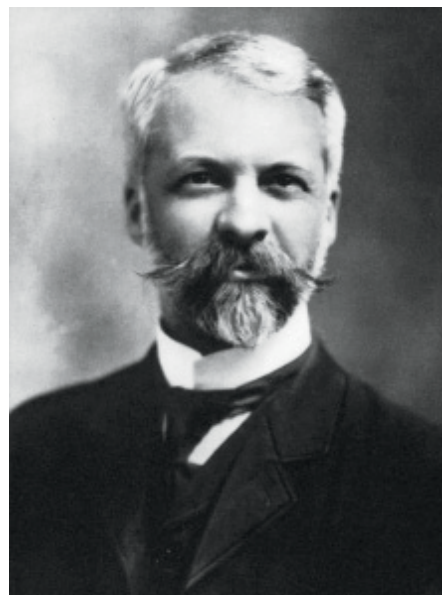
Francis Bourne (1861-1935), archevêque de Westminster, Angleterre. (wikipedia.org/wiki/Francis_Bourne#mediaviewer/File:CardinalBourne.jpg).

Sa présence est clairement visible dans l'espace urbain avec des quartiers résidentiels d'une grande opulence, des institutions sociales et culturelles bien enracinées dans le centre-ville et un réseau d'assistance généreusement financé par la philanthropie. C'est sans parler du secteur des affaires et des districts industriels en expansion d'où les membres de cette élite tirent leur fortune. Au-delà de ces richesses, les anglophones sont également surreprésentés dans d'autres secteurs clés de l'économie, qu'il s'agisse des cadres des premières grandes corporations ou des contremaîtres des grandes installations industrielles.

Montréal est un carrefour où s'entrecroisent une culture britannique encore très influente et dont se réclame une bonne partie des élites de langue anglaise, mais également une culture américaine alors en pleine ascension et qui connaît un franc succès auprès des classes populaires, anglophones comme francophones. C'est donc l'anglais qui domine les théâtres et bientôt les cinémas de la métropole, sans parler de la presse et de la littérature qui y circulent. Bref, malgré une population d'expression française majoritaire depuis le dernier tiers du XIX^e siècle, la métropole présente au monde un visage essentiellement anglophone.

REJETER OU APPRIVOISER LA VILLE

Pour le citoyen francophone du début du XX^e siècle, la ville de Montréal peut donc apparaître comme un milieu étranger. Ce sentiment d'aliénation est renforcé par l'attitude générale de l'Église catholique à l'égard de l'urbanité. Dès la fin du XIX^e siècle, l'archevêque de Montréal, M^{gr} Paul Bruchési, s'attaque dans ses lettres pastorales aux mœurs urbaines, qu'il s'agisse des idées libérales



Henri Bourassa (1868-1952), journaliste et homme politique. Il fonde le journal *Le Devoir* en 1910. (Archives de la Ville de Montréal).

qui y circulent et qui mèneraient tout droit au communisme ou à l'anarchisme, ou au théâtre et à la presse qui favorisent la diffusion de l'immoralité.

Cela dit, les ecclésiastiques catholiques canadiens-français réalisent progressivement qu'ils ne pourront pas renverser la vapeur. Aux condamnations et aux critiques en chaire s'ajoute donc rapidement une volonté de former des apôtres laïques qui contribueront à la sauvegarde de la foi dans les villes industrielles des premières décennies du XX^e siècle. Cet effort s'accélère après la Première Guerre mondiale, car on sent bien, au sein de l'Église québécoise, qu'un fossé se creuse en milieu urbain entre l'institution et ses fidèles. Évidemment, à Montréal, il ne s'agit pas seulement d'appriivoiser la ville comme milieu défavorable à une vie conforme aux enseignements de l'Évangile, il s'agit également d'appriivoiser une ville dominée culturellement par un « Autre » protestant et anglophone.

En s'attachant à la défense de la nationalité canadienne-française, les intellectuels catholiques des premières décennies du XX^e siècle ont naturellement eu à s'engager dans la défense de la langue française. Dans les décennies précédentes, différentes crises ont provoqué des

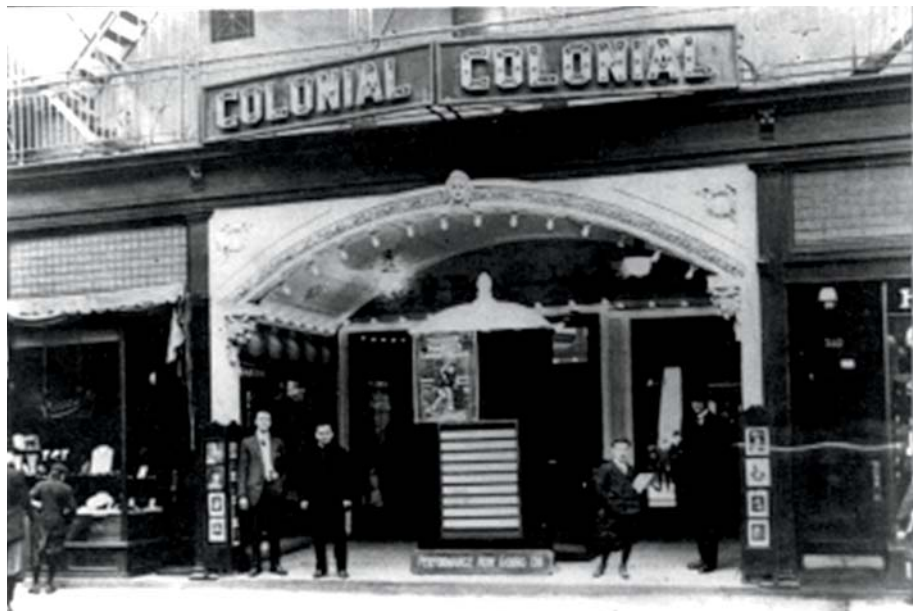
affrontements majeurs entre franco-catholiques et anglo-protestants à travers le Canada. Soulignons les débats entourant l'existence de réseaux scolaires catholiques et francophones dans des provinces majoritairement anglaises, du procès et de la pendaison du rebelle métis et francophone Louis Riel, ou encore des querelles relatives à la participation du Canada aux initiatives militaires de l'Empire britannique. Même si les élites catholiques canadiennes-françaises s'efforcent de maintenir une relative bonne entente entre les deux principaux groupes ethno-linguistiques du pays, c'est une paix particulièrement fragile à Montréal.

C'est d'ailleurs dans la métropole qu'un nouvel incident va mettre le feu aux poudres. Lors du XXI^e Congrès eucharistique international de 1910, qui se tient à Montréal, M^{gr} Francis Bourne, archevêque de Westminster, explique que l'expansion du catholicisme, en Amérique du Nord, ne pourra se faire que dans la langue anglaise. Le politicien et journaliste nationaliste Henri Bourassa réplique aussitôt à Bourne que, tout en respectant les droits de ses coreligionnaires anglophones, il réclame haut et fort celui des catholiques francophones de protéger et de défendre leur langue. C'est dans la foulée de cet incident, et dans le contexte des nombreuses réactions qu'il suscite, qu'Archambault prend d'abord la parole. Vers la reconquête tranquille de Montréal J.-P. Archambault va écrire plusieurs dizaines de textes sous le pseudonyme de Pierre Homier entre 1912 et 1922. Ces textes témoignent d'une volonté de mobiliser les Canadiens français et de réagir face au sort réservé au français au Canada et plus particulièrement à Montréal. Il irait de soi, dans ce contexte, que l'anglophone soit l'adversaire désigné. Pourtant, il n'en est rien. Il est clair qu'Archambault, comme plusieurs de ses contemporains, cherche à maintenir une bonne entente entre les « races », qu'il essaie d'éviter, par principe ou par réalisme, un affrontement entre les communautés ethno-linguistiques. Au fil de ses interventions, il rappelle

qu'il n'a nullement l'intention de chercher à envenimer les relations entre anglophones et francophones. Il écrit, par exemple, en référence à ses alliés et à lui-même : « Nous n'avons pas été formés à l'école des jingoes. » Il reconnaît d'ailleurs, à plusieurs reprises, que le rapport de force entre les deux communautés n'est pas en faveur des francophones. De toute façon, « l'Anglais » qu'il dépeint dans ses textes pourrait difficilement être un antagoniste. Il présente généralement ses « concitoyens anglais » comme des êtres d'abord et avant tout pragmatiques. Il explique : « Ce que veut d'abord le commerçant anglais, c'est écouler ses produits. Les arrière-pensées d'anglicisation se logent rarement dans son cerveau. Du moins elles sont toujours subordonnées au désir de faire fortune. S'il emploie la langue anglaise, c'est qu'il la croit la plus répandue, la plus propice à ses desseins. »

L'anglophone apparaîtra donc beaucoup plus fréquemment comme un acteur qui, une fois informé de la situation, est prêt à faire les compromis qui s'imposent pour faire affaire avec une clientèle francophone, soit la servir et produire des publicités et une documentation qui s'adressent à elle dans la langue

de Molière. Plus encore, Archambault présente en quelque sorte l'anglophone au francophone comme modèle. Parlant de la piètre qualité du français utilisé par les commerçants francophones, il se demande : « Que ferait un Anglais, si un Canadien-français [sic] essayait de placarder sur son magasin une affiche qui massacrerait ainsi sa langue (...) ? » Même le jeune prince de Galles, qui visite le Canada en 1919, est mis à profit, Archambault saluant la maîtrise du français du jeune aristocrate anglais. C'est donc surtout aux francophones eux-mêmes qu'Archambault s'attaque dans ses textes. Pour lui, ce sont d'abord et avant tout les industriels et les commerçants canadiens-français qui ont failli à la tâche. Cela dit, l'anglais – la langue, et non son locuteur – porte tout de même indirectement une partie de la faute. Pour Archambault, le comportement des élites économiques canadiennes-françaises s'explique par l'idée, trop répandue selon lui, que l'anglais est la seule et unique langue des affaires, que le français n'est pas une « langue commerciale ». En adoptant la langue anglaise pour identifier leurs entreprises et mener leurs affaires, les commerçants et industriels canadiens-français « fortifient à nos



Le théâtre Colonial (1915), situé rue Sainte-Catherine Ouest, est un des vecteurs de diffusion de la culture américaine à travers son cinéma. (Musée McCord).

dépens la réputation de l'autre race ». C'est donc bien involontairement que ces Canadiens français contribueraient à l'anglicisation de leur communauté. Archambault, alias Homier, les invite à ne pas se laisser tout simplement emporter par ce courant, à résister à « notre propre inertie, notre propre torpeur, notre propre insouciance qui nous ruinent ». C'est ainsi qu'au fil de ses textes, Archambault identifiera toute une série de gestes que peuvent poser industriels, commerçants, professionnels, politiciens, simples citoyens et citoyennes – car il a des attentes élevées à l'égard des mères canadiennes-françaises – pour que le français reprenne sa place dans l'espace public. C'est dans cet effort collectif qu'il place ses espoirs afin de mettre fin à cette seconde conquête de Montréal que

représenterait, à ses yeux, son anglicisation croissante. Même si Pierre Homier ne peut probablement pas imaginer les dizaines de milliers de Québécois de langue française qui descendront dans les rues de Montréal dans les années 1960 et 1970 pour défendre leurs droits linguistiques, ou encore les lois ambitieuses qui seront adoptées pour consolider la francisation de l'espace public montréalais, Joseph-Papin Archambault s'impose certainement comme une des sources méconnues de cet effort collectif qui mènera à une redéfinition majeure des rapports entre anglophones et francophones dans la métropole.

Harold Bérubé est professeur agrégé au Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke.

Pour en savoir plus:

Richard Arès, s.j. *Le père Joseph-Papin Archambault, s.j. (1880-1966). Sa vie, ses œuvres.* Montréal, Bellarmin, 1983, 175 p. (Coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites », no 5)


Harold Bérubé. « Regards catholiques sur les villes québécoises : une haine à géométrie variable (1918-1939) ». *Archives de sciences sociales des religions*, 165 (janvier-mars 2014), p. 45-60.

Frédéric Boily. « Une figure du catholicisme social canadien-français de l'entre-deux-guerres : le père Joseph-Papin Archambault, s.j. ». *MENS: Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, 1, 2 (2001), p. 141-161.

Pierre Homier. *La langue française au Canada. Faits et réflexions.* Montréal, Ligue des droits du français, 1913, 95 p.

Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec. Tome II : 1896-1929.* Montréal, Fides, 2004, 336 p.

Marc V. Levine. *La reconquête de Montréal.* Montréal, VLB éditeur, 1990, 404 p.



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

(fondée en 1937)

FIER PASSÉ OBLIGE

- ↳ pour RECEVOIR régulièrement des publications de haute qualité
 - le bulletin Québecensia
 - le Calendrier des vues anciennes de Québec
 - la revue Cap-aux-Diamants (membres privilégiés)
- ↳ pour RENCONTRER d'autres passionnés de l'histoire
- ↳ pour ASSISTER gratuitement aux activités organisées par la SHQ
 - les conférences publiques
 - les expositions présentées par la Société historique
- ↳ pour PROFITER de notre centre de documentation
- ↳ pour BÉNÉFICIER d'un tarif préférentiel
 - sur le prix courant de nos publications
 - sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8
 téléphone: 418-694-1020 poste 256
 courriel: shq1@bellnet.ca
 www.societehistoriquedequebec.qc.ca



MISSION : BÂTIR PAYS

350^e anniversaire de l'arrivée du régiment de Carignan-Salières



350^e

CARIGNAN-SALIÈRES

Présentée jusqu'au 20 novembre 2015

chateauramezay.qc.ca
 280, rue Notre-Dame Est, Vieux-Montréal

Soldat du régiment de Carignan-Salières © Francis Back







